

Le traitement des données linguistiques non standard

A propos du lexique commun franc-comtois-romand

Jean-Paul COLIN

Université de Franche-Comté

Un constat de départ : la dialectologie n'a pas vraiment la cote auprès des linguistes. Comme sa grande sœur l'Histoire (avec un H majuscule), elle est assimilée, dans une certaine confusion idéologique, à quelque chose comme du «rétrograde» ou à tout le moins du «conservateur». Au pire, elle subit les effets d'un mépris ou, moins fortement, d'une condescendance qui recoupe de vieux clivages pré-scientifiques, voire scientifiques, comme l'opposition ville/campagne, ou même civilisé/sauvage. Au mieux, les autres sous-ensembles "nobles" de la linguistique lui empruntent des exemples ou des contre-exemples à l'appui d'une "autre" démonstration, portant notamment sur des problèmes de norme et de déviance.

On peut se poser à cet égard au moins deux questions :

1) Le *patois*, le *dialecte* sont-ils des phénomènes de déviance ? Si oui, par rapport à quoi, à quelle norme ? Dans le cas du franc-comtois et du franco-provençal, le lexique représente un écart intralinguistique par rapport à la contemporanéité du français standard (construite tout au bout de la longue chaîne d'une Histoire centripète) et à l'axiologie sociale qui imprègne les jugements de valeur sur les performances langagières. Dans le cas du romand, la déviance est plus malaisée à percevoir, à moins qu'on ne la rattache aux différences francophones par rapport à un centre législatif qui serait l'autorité parisienne. Peut-on considérer cette déviance lexicale de la même façon de part et d'autre de la frontière jurassienne ? Certainement non, et cependant il existe un important **fonds commun** de lexique, entre "vous" et nous", qui ne figure pas dans les "grands dictionnaires", ou n'y figure qu'avec la rubrique *rég.* ou 'helvétisme'. En outre, la déviance affirmée entre « vous » et « nous », par ex. dans le livre "grand public" d'Alain Nicollier (*Dictionnaire des mots suisses de la langue française*, Genève, GVA SA, 1990) est en grande partie imaginaire. Enfin, on peut se demander s'il n'y a pas des degrés dans la dé-

viance, qui, concrètement, peut être ressentie par les usagers comme plus ou moins forte, plus ou moins faible, et même dans certains cas, n'être pas perçue du tout !

2) Seconde question : cela vaut-il la peine d'étudier lesdites déviations, et si oui, sous quel angle, avec quels moyens, quelle méthodologie, quelle finalité ? Quelle est leur part dans l'univers langagier des romands et des est-franciens ? Faible quantitativement, peut-être, par rapport au lexique standard, mais importante qualitativement, d'autant plus que les mots régionaux les plus usuels sont à ce point intégrés dans notre mémoire et nos pratiques énonciatives qu'ils apparaissent le plus souvent inconsciemment, sans se faire remarquer des locuteurs eux-mêmes...

Il existe d'assez nombreux travaux de dialectologie, et à Neuchâtel, avec le *Centre de dialectologie et d'étude du français régional*, les divers dictionnaires des parlers genevois, valaisans, etc., parmi lesquels un *Trésor des vocabulaires francophones* et le *Glossaire des patois de la Suisse romande* de Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet, encore en cours de publication, et en France, avec les *Atlas linguistiques* et les recherches qui se poursuivent dans de nombreuses facultés, mais ne sont ni coordonnées ni centralisées, et dont on peut craindre qu'elles n'aboutissent jamais à un *Trésor des parlers régionaux français*, parallèle au *Trésor de la Langue française*, dit *TLF*, qui, lui, est en voie d'achèvement (provisoire).

Il est vrai qu'il est plusieurs approches possibles des spécificités langagières de chaque région. Certains envisagent leur étude comme une plongée érudite dans la description d'un trésor archéologique, d'un patrimoine n'ayant plus de fonction sociale, et ce diachronisme absolu tend à accréditer l'idée que le patois ou le dialecte n'est plus qu'une curiosité morte, dont on peut faire inlassablement l'étude, dans une autonomie parfaitement gratuite et détachée des problèmes de communication et d'interaction dans le monde actuel. Cette tendance va souvent de pair avec un certain conservatisme, comme je le disais plus haut, et c'est une des causes, je pense, du "superbe isolement" et de l'esprit "chasse gardée" qu'on rencontre parfois dans ce secteur de la linguistique.

On peut aussi - c'est ma position - sans pour autant tomber dans le rêve d'une restauration fonctionnelle de ces parlers ancestraux, concevoir leur étude dans une perspective plutôt panchronique, et considérer que

leur prétendue déviance n'a rien de "linguistique", qu'elle est "seulement", pourrait-on dire, l'effet des fluctuations de l'histoire, des interventions idéologico-politiques à des fins utilitaires. L'érudition peut fort bien se mettre au service d'une vision plus actuelle et plus pragmatique : la langue étant un instrument non seulement de **communication** "innocente" (existe-t-elle?), mais aussi de **pouvoir**, on peut admettre que, selon la formule rebattue mais juste, le français est un patois qui a réussi. Ce qui subsiste de patois, de dialectal dans le français standard de chaque région est donc un résidu historique "non-légitimé", une butte-témoin langagière, et il est, ou plutôt, il serait passionnant, à mon sens, d'essayer, en mettant toutes nos ressources intellectuelles en commun, de rendre compte de ces très curieuses manifestations "archaïsantes" ou "localisantes" au sein même de notre activité langagière la plus "moderne". Pourquoi et comment, toutes catégories sociales confondues, avons-nous gardé certains termes comme très usuels ; pourquoi et comment tant d'autres ont-ils disparu, etc. ? Que se passe-t-il quand surgit dans notre parler un **chenil**, un **donner le tour**, une **menée**, des **reuchtis**, le verbe pronominal **se ravoire**, etc. ? Autrement dit, l'aspect historico-culturel et sociolinguistique de la plus ou moins forte coexistence du lexique "officiel" et du lexique dialectal, régional dans notre parler me paraît essentiel, et de nature à éclairer les mécanismes de pensée et d'expression qui sont, hic et nunc, les nôtres... Est-ce chimérique de tenter de mieux comprendre ce qui, si évidemment, nous rapproche sans pour autant nous confondre ? Est-il inutile d'essayer, dans cette époque de repliement individualiste et de déchirements ethniques, de mieux saisir ce qui fonde entre nous une certaine communauté d'idées et de sympathie?...

Question subsidiaire : Pierre Guiraud écrivait en 1968, dans son petit *Que sais-je ? sur Patois et dialectes français* : « J'ai le sentiment que la majeure partie des mots d'argot - sans doute 80 à 90% - sont d'origine dialectale ». J'aimerais avoir le sentiment de nos amis romands sur ce point. En France même, le stéréotype commun consiste plutôt dans l'opposition ville = actions délictueuses, et campagne = activités rurales "paisibles" ; la frontière entre patois et argot est vigoureusement tracée dans l'esprit de la plupart des gens. La dialectologie et l'argotologie, qui étudient chacune de son côté - malheureusement - des phénomènes marginaux également péjorés (même si c'est pour des raisons différentes) - auraient, me semble-t-il, tout à gagner à élargir le champ de leurs

investigations et à rapprocher, sinon à regrouper, les nombreux items de leurs corpus respectifs. Pour en finir sur ce point, j'avoue que je suis d'une grande ignorance en ce qui concerne les **argots romands** : existent-ils? sont-ils perçus comme tels par la population? y a-t-il un argot neuchâtelois, distinct de l'argot genevois ou lausannois? est-ce que la taille modérée de chaque canton pose autrement qu'en France la question ville-campagne? Existe-t-il également ce que nous appelons des argots de métiers, ou **jargots**, c'est-à-dire quelque chose d'intermédiaire entre le vocabulaire technique et le parler ordinaire et commun? En tout état de cause, je pense qu'il est essentiel, quand on s'intéresse au lexique, de se donner les moyens, à travers l'histoire de la langue et l'histoire tout court, la sociologie, la géographie humaine, la psychologie de groupe, etc., d'étudier de près les différences, voire les nuances de langage et spécialement de vocabulaire, qui font que, dialectiquement, nous nous sentons toujours et partout un et divers, à la fois chez nous et, pour pasticher Aragon, «en étrange pays dans notre pays lui-même». La préoccupation d'un lexicologue, plus peut-être - c'est à discuter... - que dans les autres secteurs de la linguistique, peut et doit être orientée vers l'usage réel, avoir des finalités pragmatiques et même utilitaires, une meilleure connaissance de notre langage réel, de nos performances effectives, contribuant évidemment à une meilleure communication, au sens de «compréhension réciproque des êtres en situation à la fois commune et différenciée».

Je souhaiterais vivement, en fonction de ces quelques remarques trop sommaires, que nous puissions faire le point ici, à Neuchâtel, pour savoir si nous sommes d'accord pour une vraie coopération, régulière et organisée, dans le domaine de l'étude systématique du lexique, et comment nous pourrions envisager de travailler ensemble, dans quel esprit, avec quels moyens. Il me semble que la confrontation, la compilation et le regroupement critique des glossaires et dictionnaires existants, qui aboutirait à bâtir une importante banque de données lexicales, dans un cadre institutionnel plurirégional à fonder, serait une des voies possibles. D'autre part, participer de temps à autre à des séminaires communs, faire séjourner des étudiants intéressés dans la "région d'à côté", serait susceptible d'éveiller des vocations de dialectologues et de lexicologues. Enfin, la collaboration éventuelle d'auteurs régionaux usant de régionalismes, intéressés par les problèmes de langue, pourrait apporter un encouragement,

voire une caution culturelle à notre entreprise, auprès du grand public cultivé.

Pour terminer, je dirai qu'il y a sûrement la possibilité de développer des co-éditions dans le domaine qui nous intéresse, entre Besançon et Neuchâtel : je rappelle que nous avons, à Besançon, lors de notre rencontre des 24 et 25 septembre 1991, lancé l'idée, qui apparemment n'est pas (encore) retombée, d'un numéro de revue commun, soit en *Varia*, soit sur un thème déterminé. Ce pourrait être l'amorce d'une collaboration fructueuse et plus manifeste que celle qui nous lie actuellement. Je suis persuadé que le Conseil régional et les Affaires culturelles, dans ce domaine, devraient apporter de l'aide à un projet clair et précis, qui pourrait trouver sa place et son développement dans le cadre de la CLUSE (Convention liant des Universités suisses et de l'Est de la France, signée à Neuchâtel le 15 janvier dernier)...